

UNE ROSE D'ARGENT

LEGENDE

Les scènes se passent à MARKIRCH (Sainte Marie aux Mines) et dans les bois environnants en 1529.

Personnages :

Le Génie des Mines

Bergmeister WAEDEL

ISABELLE sa fille

BASILE VALENTIN moine bénédictin

THEODORICUS jeune moine, compagnon de Basile

MARGRET nourrice d'Isabelle

KLEINHANS valet du Bergmeister et mari de Margret

L'APOTHICAIRE

Un aide, un jeune homme, des mineurs

SCENE 1
DANS LA FORET

BASILE : Maître Waedel, ce que vous me demandez n'est pas de ma compétence.

BERGMEISTER : Il s'agit du bonheur de ma fille.

BASILE : Et aussi de votre honneur, ou tout au moins de votre ambition.

BERGMEISTER : Me le reprocherez-vous ?

BASILE : Non, bien entendu. Qu'y a-t-il d'ailleurs à reprocher à ce projet de marier votre Isabelle au fils du joaillier Lemberg ? Rien, rien ...

BERGMEISTER : Sinon ?

BASILE : Sinon cette hâte que je ne m'explique pas.

BERGMEISTER : Ne parlez pas de hâte, frère Basile, vous vous tromperiez gravement. Il y a longtemps que je nourris cet espoir, et s'il se présente aujourd'hui une occasion de le réaliser, ne me demandez pas de surseoir encore, et de reporter mes décisions jusqu'à ce que les temps, peut-être soient passés. Je me jugerais bien plutôt coupable d'irrésolution si je ne vous pressais pas, et pécheur devant Dieu, d'avoir négligé de comprendre les signes et omis de concrétiser au mieux les possibilités qu'Il ouvrait devant moi.

BASILE : Et quels sont ces signes ? Et ces possibilités ? Et s'ils existent, n'est-ce pas de l'orgueil d'y voir une intention divine à vous adressée ? Personnellement ?

BERGMEISTER : Je préfère risquer l'orgueil à gaspiller cette chance, que je ne me résoudrai pas à attribuer au hasard. Quant aux signes... Votre venue tout d'abord...

BASILE : J'arrive des mines de Bohême, après avoir visité celles de Moravie, en droite ligne, autant que le permettent nos chemins et les troubles occasionnés par les rumeurs de guerre.

BERGMEISTER : Vous êtes venu, mandaté par l'Archiduc, par l'Empereur même.

BASILE : Je viens visiter vos mines et apprendre...

BERGMEISTER : C'est bien l'Empereur qui vous envoie !

BASILE : Je n'ai fait que lui demander une lettre afin de faciliter mes déplacements et assurer mon accueil.

BERGMEISTER : Vous n'en êtes pas moins là avec sa permission si ce n'est sur son ordre. Et puis, il y a notre soudaine prospérité.

BASILE : Qui est la vraie raison de mon intérêt.

BERGMEISTER : En une année, des dizaines de galeries, des centaines d'ouvriers, de négociants, d'hommes et de femmes qui travaillent, construisent, mangent et vivent, et passent sur nos mémoires un baume propre à guérir les blessures de massacres encore pas si anciens. Et enfin vous-même, frère Basile, qui connaissez Lemberg.

BASILE : Je n'ai eu affaire à lui qu'une fois ou deux.

BERGMEISTER : Qu'importe ! Moi-même je ne l'ai vu que lors de son passage ici, il y a près de dix ans. Il a un fils de l'âge de mon Isabelle, et nous aurions convenu de cette union sur le moment, si mon épouse ne s'y était tant farouchement opposée.

BASILE : Et aujourd'hui ?

BERGMEISTER : Je suis veuf. Isabelle a grandi. Et je ne peux pas espérer de position plus enviable que celle d'Oberbergmeister. Maître des Mines.

BASILE : Toute raison vous est bonne.

BERGMEISTER : En effet.

BASILE : Et en effet, pourquoi ne le serait-elle pas ? Après tout, il n'y a guère d'acte plus louable pour un père que de pourvoir au bonheur de son enfant. Soit ! Je me ferai donc votre messenger auprès de Lemberg... Et si ce vieux renard n'a pas pris d'autres engagements, et si son fils n'est pas encore marié, je me permettrai d'insister, afin que la beauté de votre Isabelle n'écloie pas vainement sur les talus et ne finisse par s'étioler au fond des bois. (un temps – interrompant d'un geste le Bergmeister qui va parler) Ne me remerciez pas, pas avant que l'affaire soit conclue. Et ne vous faites pas trop d'illusions.

BERGMEISTER : Je suis trop vieux pour échafauder un monde de mirages. Mais c'est mon âge aussi qui me dicte l'importance du moment. La guerre n'est pas loin, et les massacres, et les pillages. Je veux et je dois donner à ma fille la chance d'une vie douce et honorable. Markirch n'est pas capitale d'empire, et quelle que soit sa prospérité présente ou à venir, elle ne sera jamais plus qu'une marche boisée et sauvage, ballottée par des guerres et des querelles de propriétaires.

BASILE : L'Empereur ?

BERGMEISTER : Et le Duc, oui. Mais ceux-là passeront aussi et d'autres maîtres prendront leurs places.

BASILE : Je vous comprends Maître Waedel, et je vous approuve. Pourtant la guerre n'est pas si proche...

BERGMEISTER : Elle est toujours proche !

BASILE : ... ni vous si vieux.

BERGMEISTER : Faut-il que je vous fasse la liste de toutes les calamités qui risquent d'entraver ce projet ?

BASILE : Ne vous emportez pas. Je ne veux pas me dédire, et j'emporterai votre pli. Je vois assez que votre décision est...

BERGMEISTER : Irrévocable !

BASILE : C'est bien ainsi que je l'entendais. Toutefois, convenez-en...

BERGMEISTER : Assez sur ce sujet.

BASILE : Juste un mot. Ce mariage ne sera pas si facile à réaliser. N'y avait-il pas dans la région proche un parti aussi honorable que le fils Lemberg ?

BERGMEISTER : Il n'y a guère ici que des gueux venus chercher fortune, des aventuriers sans foi ni honneur, ou des réfugiés que la guerre a rejetés ici, et qui s'accrochent au miroir de l'argent comme la vase et le limon saumâtre s'accrochent aux arbrisseaux après les crues. Rien. Personne ! Rien que traîne-savates ou coupe-jarrêts. Et vous voudriez que je donne ma fille à l'un d'entre eux ? Jamais ! Plutôt la savoir lépreuse. (presque en aparté) Ainsi ce Charles, un fils de forgeron, sans cervelle, et qui a eu le culot de venir me demander sa main. Un niais, un sans-le-sou, un enfant de la main gauche. (à Basile) Je lui aurais cassé la tête ce jour-là, si j'avais pu... Et je briserai tous ceux qui oseront s'approcher de ma fille, vous m'entendez, moine ?

BASILE : Toute la vallée vous entend.

BERGMEISTER : Et bien qu'on m'entende, et qu'on m'écoute ! Et que les va-nus-pieds cessent de lorgner sur ma fille et de la regarder comme un butin à se partager.

BASILE : Que craignez-vous ? Qu'elle ait un galant ? Elle est belle, et bien des jeunes gens doivent soupirer...

BERGMEISTER : Et soupeser ses charmes autant que la fortune du père. Qu'ils osent s'approcher d'elle et je leur roue les os. Non. Tenez votre promesse, frère Basile, et mon Isabelle sera mariée avant la fin de l'année. J'aurai ainsi accompli mon devoir, honoré la mémoire de ma femme et je serai libéré du seul vrai souci qui m'étreint encore. La vertu d'une enfant pèse lourd dans le cœur d'un père qui s'en préoccupe.

BASILE : Que sait-elle de votre projet ?

BERGMEISTER : Rien encore. Rien en tout cas de ma bouche. Quant à ce que sa commère de nourrice a pu lui conter... Elle est trop attachée à cette enfant, et elle se croit parfois autorisée à aller contre mon avis. Parfaitement ! Contre moi ! Il est grand temps d'y mettre bon ordre. Je ne veux pas d'une petite péronnelle qui tienne le front haut et qui se mêle de penser, ou de n'en faire qu'à sa tête.

BASILE : Pourtant, c'est de son avenir que vous parlez, de sa vie.

BERGMEISTER : Qui, mieux que moi, peut décider de ces choses ? J'ai l'expérience, l'expérience et la foi, et je sais que tous les transports, toutes les passions, ne mènent nulle part ailleurs qu'à une vie dérégulée. Le désir du corps ne dure qu'un temps et s'émeut de la première flétrissure ; et lorsque l'âme aimée n'a plus l'image parfaite du corps qu'on a choisi, ce n'est pas à la beauté de l'âme qu'on s'attache, ni à sa vertu, mais à la recherche de nouveaux corps, et à l'illusion qu'un sein blanc cache un cœur pur.

BASILE : Je sais, maître...

BERGMEISTER : Et ce n'est pas à vous que je devrais l'apprendre. Les raisons du corps sont une marée impétueuse, mais aussi un marais glauque et empuanti, que la raison de l'âme ne peut le plus souvent dompter. L'âme est de Dieu, mais le corps est du diable.

BASILE : Pourtant c'est Dieu qui a créé le corps de l'homme, et Il lui a donné un corps pur.

BERGMEISTER : Mais il y a eu le péché, frère Basile Valentin, le péché ! Et depuis lors, tout ce qui est du corps est impur. Et vous le savez bien, vous !

BASILE : Le péché n'était cependant pas une faute du corps, mais bien une faute de l'esprit.

BERGMEISTER : (violemment) Vous êtes trop savant, moine ! Trop savant pour moi, et peut-être aussi pour vous-même. Je ne suis pas théologien, je ne disputerai pas avec vous. La foi me suffit et elle devrait suffire à tous. La science est pernicieuse lorsqu'elle s'attaque aux mystères divins, elle est dangereuse ; et il vaut mieux brûler un savant et ses livres que de laisser le doute pourrir les esprits.

BASILE : Voudriez-vous me brûler, Maître des mines ?

BERGMEISTER : Portez ma lettre, frère Basile, mais ne parlons plus de cela. Dites-moi plutôt ce que vous allez rapporter à l'archiduc. Dites-moi ce que vous semble de notre travail, de la richesse de nos minières et de la qualité de nos métaux.

BASILE : Je suis un savant, vous l'avez dit vous-même, pas un contrôleur. Mon séjour ici...

BERGMEISTER : Trop bref.

BASILE : Certes.

BERGMEISTER : Eh ! Que ne le prolongez-vous pas ! Restez quelques jours encore, et profitez de la douceur de ce printemps si précoce. Vous n'êtes pas un contrôleur, c'est entendu, mais vous parlerez de nous, là-bas, et je veux que ce que vous en pourrez dire soit flatteur pour nous, et même plus que flatteur : élogieux. Nous vivons loin des grands de ce monde, et ce sont eux qui profitent de l'argent que nous extrayons avec si grand'peine. Je veux qu'ils sachent que nous sommes des maîtres nous aussi, à notre manière. Maîtres des mines, maîtres des pioches, maîtres de milliers de livres de roches broyées quotidiennement pour qu'ils puissent un jour boire dans les calices que Lemberg et les siens façonnent pour eux.

BASILE : Je suis convaincu. Déjà on me l'avait dit. Les gisements du val sont célèbres dans toute l'Europe et l'argent extrait d'ici est le plus mûr et le plus fin qui se puisse voir dans nos

montagnes. Il suffit de soupeser la pierre pour s'en convaincre, et l'on se persuade aisément que les collines sont tout entier des vaisseaux de métal. Votre terre est noble, la nature a, dans ce lieu, presque achevé son cycle, et dans peu de temps, tout le plomb y aura la noblesse de l'argent.

BERGMEISTER : Un peu de temps qui suffira à la terre pour oublier jusqu'à la moindre trace de notre existence.

BASILE : C'est vrai, la vie minérale est lente et patiente. Elle se moque des soubresauts de notre histoire et de la vaine agitation de ceux qui gouvernent nos royaumes.

DES VOIX : (animées) Bergmeister, où êtes-vous ? Maître Waedel, venez vite. C'est extraordinaire !

BERGMEISTER : Voyez comme l'on vous donne raison. A chaque vie son rythme. Le nôtre n'est que criailerie et trépidation. Holà ! Par ici ! Qu'y a-t-il ?

UN HOMME (ou un petit groupe d'hommes surexcités) Venez vite ! Nous vous cherchions partout. Vous n'avez jamais vu ça, personne ! Ils sont en train de l'amener, mais il est lourd.

BERGMEISTER : De quoi parlez-vous ?

L'HOMME : D'un arbre. Un arbre en argent. C'est un miracle, il a des branches et des feuilles. Nous avons mis du temps à vous trouver, peut-être sont-ils déjà chez vous. Venez. (en sortant) Vous verrez, les feuilles sont si fines et si déliées qu'on y voit au travers.

BERGMEISTER : Allons lourdaud, raconte ! De quoi s'agit-il ? (il se retourne au moment de sortir) Et bien mes frères, venez. N'êtes-vous pas intéressés par un miracle ?

BASILE : Nous vous suivons. Allez devant, c'est votre autorité qu'on réclame.

(long silence que le jeune moine, muet jusque là, hésite visiblement à rompre)

THEODORICUS : Frère...

BASILE : Et bien ?

THEODORICUS : Ne voulez-vous pas...

BASILE : Allons, finis tes phrases.

THEODORICUS : Ne voulez-vous pas voir ce miracle ?

BASILE : N'emploie pas ce mot ! Il n'a pas de sens lorsqu'il est appliqué ailleurs qu'aux actes de Notre Seigneur, ou à ceux des Prophètes. Il ne sert qu'à couvrir la crédulité et la pauvreté de nos connaissances. Il est trop commode de dire : c'est un miracle ! et de se dispenser ainsi de la recherche des causes. C'est une bien piteuse nourriture pour l'esprit que cet agenouillement idolâtre.

THEODORICUS : Mon frère, mon maître... J'ai lu votre Char Triomphal, et le Traité des choses naturelles et supernaturelles...

BASILE : Y aurais-tu découvert le secret du monde ? L'arcane universel ? Nul n'est maître de la vérité de ses œuvres, sinon Dieu, qui nous éclaire. Mais il se peut qu'il le fit si discrètement que c'est un autre que moi, toi peut-être, qui trouvera dans mes pages la clef d'un mystère que je n'imaginai pas même avoir atteint.

THEODORICUS : Ce n'est pas ce que je voulais dire. Et je ne prétends pas avoir lu mieux que vous ce que vous avez si bien écrit.

BASILE : Ne t'excuse pas, et ne me flatte pas.

THEODORICUS : Je sais que vous cherchez encore. Je sais que tous vos voyages, vos visites, toutes vos contorsions dans des galeries insanes et des boyaux ruisselants n'ont qu'un but... Et que ce but n'est pas celui que croit maître Waedel.

BASILE : L'Oberbergmeister Waedel est un maître des pioches, comme il le clame si souvent. Il frappe, il ouvre, il charrie, il éventre, il lave et tamise, il chauffe, essaye, purifie et fond. Il travaille, lui ! Moi, je voudrais œuvrer.

THEODORICUS : Et vous pensiez trouver ici la clef de l'œuvre.

BASILE : J'espérais que dans ces veines où la nature est si proche de son terme, je pourrais identifier sa semence. J'espérais qu'auprès du métal noble, comme serti au sein de l'achèvement, je reconnaîtrais plus aisément même une goutte du lait de la montagne vierge. Mais je n'ai trouvé, ici comme ailleurs, que pierraille concassée et minerai mort. Il manque la vie, Théodoricus, il manque la vie ! Elle est là, dans les tréfonds, je la sens, je vois ses œuvres ; mais dès que s'ouvre la terre elle s'échappe, et nulle main ne la peut toucher, ni nul œil la contempler. Elle s'enfonce, plus profondément encore et laisse derrière elle des gravats, gravats brillants, c'est vrai, cristaux et précieux métaux, mais gravats. Pierraille et sable.

THEODORICUS : C'est pourquoi vous voulez partir.

BASILE : Qu'ai-je à faire d'autre ? J'irai ailleurs. Si les vieilles collines sont par trop jalouses de leurs secrets je tâcherai d'en trouver de plus jeunes. Peut-être que les roches ont, elles aussi, de l'expérience ? Et peut-être celles-ci sont-elles devenues acariâtres.

THEODORICUS : Peut-être aussi la montagne a-t-elle voulu vous éprouver ? (un temps) Et que l'arbre d'argent est sa réponse.

BASILE : Un signe ? C'est aussi ce que pensera le maître des mines. Mais il n'y verra pas la même destination.

THEODORICUS : Qui peut en décider ?

BASILE : Il y a de l'impudence à songer que le grand corps du monde cligne son œil de braise vers une si médiocre créature.

THEODORICUS : Il pourrait y avoir un grain de sagesse à imaginer que ce grand corps s'occupe de la santé de ses membres, même des plus petits. Que savons-nous du rôle de chacun dans la vie du grand tout ?

BASILE : Tu donnes des leçons ! Soit ! Soyons donc présomptueux ! Et courons voir ce signe. Qu'il bruisse ses feuilles, qu'il courbe ses branches, je m'inclinerai.

THEODORICUS : Mon frère... Et si tout cela n'était qu'une supercherie ?

BASILE : As-tu peur ? Déjà tu n'es plus si sûr de ta belle hypothèse. Trop tard, petit. Allons-y. Et fais donc attention, tu marches dans la boue. Si tout cela n'est que l'œuvre d'un charlatan, nous pourrions, en toute bonne conscience, jouer à le démasquer. Allons, suis-moi.

SCENE 2
AUTRE SCENE DE FORET

(Vent doux, chants d'oiseaux. L'Esprit des Mines apparaît. Il chantonne. Il essaye son corps, marche, sautille, se dandine, tourbillonne, virevolte. Il tord ses mains, tend ses bras etc...)

L'ESPRIT DES MINES : Je lui dirai : Regarde, touche-moi si tu veux. Donne ta main, laisse tes doigts courir sur l'arête de mon nez et suivre la courbe de ma bouche. Touche-moi. C'est pour toi que j'ai pris corps ; c'est pour te plaire que ce visage m'est venu. Touche-le, touche-moi !

Pourtant, qu'il est lourd ce corps, qu'il est gauche et maladroit. Oh ma princesse, à te voir si légère je n'aurais jamais cru qu'il était si contraignant de se mouvoir ainsi, de vaciller, perché sur deux appendices si fragiles et si peu sûrs.

Je lui dirai : Tu vois ? C'est pour toi que j'ai abandonné ma forme si puissante. J'ai déjà caressé tes cheveux, quand j'étais vent soudain ; j'ai tant embrassé tes chevilles quand j'étais eau, ruisselant entre les pierres, arrosant les fougères que tu cueillais à la fin de l'été. J'ai égaré ma hargne et dilué ma force, puis j'ai pris corps humain afin que tu ne t'effarouches plus. Je te parlerai, maintenant, je ne frapperai plus les rochers. Je murmurerai ton nom, mais ne courberai plus les branches des chênes à ton passage. Je chanterai le plaisir de te voir, mais je ne noierai plus ta robe de subites cascades. J'ai compris, je crois, que tu as peur de moi.

Tu ne me connais pas encore, et tu es comme tous, comme tous les tiens, tous les hommes : vous avez peur de moi et de mes semblables. Vous dites, caresse à l'ignorance et à la bête, vous dites que je suis le génie des mines, un esprit de la terre, un gnome, un malfaisant. Vous me craignez, vous me haïssez même. Si vous saviez où frapper, il y a longtemps que vous auriez porté ensemble mille coups de vos pioches affutées.

Je lui dirai : Tends la main, effleure mes cheveux. Je ne veux pas que tu aies peur. Dans la terre, je suis fort, puissant, indomptable, invisible. Je ne pardonne pas à qui blesse le ventre de ma mère la montagne, et parfois, il est vrai, le vacarme et le tumulte des chariots, des haches et des pioches m'irritent tant que je hurle. Alors des galeries s'effondrent, les eaux débordent des puits et l'air insane brûle au fond des boyaux. Alors les étais plient, puis cèdent, alors il pleut des pierres et la montagne vomit sur son flanc la boue de ma colère.

Alors vous criez après moi et vous me maudissez parce que des hommes sont morts, parce que des mères entendent jusqu'au bourg les lamentations des veuves. Vous me détestez et vous vous blottissez dans vos églises, dans vos temples et dans vos maisons. Vous pleurez pendant quelques jours, mais vous revenez bientôt, tristes et enragés de tristesse, hargneux et âpres au gain ; et vous pillez, vous arrachez, vous disloquez mon corps. Car les améthystes sont mes yeux et le mercure mon sang, le plomb est mon urine et l'argent ma sève. Je suis immortel, et chaque jour vous en profitez pour blesser mon ventre et mes cuisses. Mais je renaissais lentement, je guéris patiemment et je naîtrai encore lorsque vous ne serez plus pour la terre qu'un souvenir épuisé.

Tu vois, je m'emporte à nouveau ! Ces bras et ces jambes que je me suis donné n'ont pas encore fait de moi un homme. Mais n'aie crainte, pour toi je deviendrai plus doux que l'or. Je serai l'âne pour porter ton fardeau, le sanglier pour défendre ta porte, le cerf, rapide et fort, pour t'emmener au loin. Je vieillirai avec toi, si tu veux, comme les autres, finir ta vie ; ou je t'apprendrai les subtiles transformations de mes frères les métaux. Et comme le premier mercure qui mûrit longuement jusqu'à devenir or, tu seras mon cristal et tu deviendras perle.

N'aie pas peur de moi, princesse. Vois ! C'est moi qui tremble dans ce corps si neuf que je n'ai pas su encore apprivoiser. C'est moi qui tremble, te dis-je, et qui sens me battre le sang aux tempes à ouïr le plus petit pas sur la mousse. Ce sont mes yeux qui se mouillent de larmes et de douceur, rien qu'à imaginer ton visage, et mes lèvres qui chantent le trouble de mon cœur, et mes doigts qui volètent sans repos, lourdes libellules, hirondelles malhabiles.

Je lui dirai : Regarde-moi, touche-moi, c'est pour toi que j'ai pris corps. Aujourd'hui, sur ce chemin, je suis venu t'attendre. Hier encore, sache-le, et chaque jour lorsque tu passais, effleurant à peine mon dos, j'étais le chemin et je portais tes pas.

(on entend des voix d'hommes. Le Génie sort de sa rêverie, regarde, écoute puis disparaît derrière les rochers. Un vent rapide passe sur scène. Arrive par la droite un groupe de mineurs qui descendent vers la ville. Ils parlent avec excitation.)

1^{er} HOMME : Je l'ai vu. Je t'assure que je l'ai vu.

2^e HOMME : A Saint-Guillaume ?

1^{er} HOMME : Oui, à Saint-Guillaume. Jamais la galerie n'avait été aussi claire ni l'air aussi frais. On entrait dans le puits comme dans un sous-bois. La roche sentait le cèpe et l'écorce de chêne.

2^e HOMME : Arrête ! Tu exagères.

1^{er} HOMME : Non, ce n'est pas vrai. Demande aux autres.
(ils approuvent)

2^e HOMME : Et quand l'a-t-il trouvé ?

3^e HOMME : Tout de suite, ou presque. Il est entré le premier, il a crié ...

1^{er} HOMME : D'ailleurs on a cru qu'il s'était blessé.

3^e HOMME : Il a donné quelques coups de pioche pour le desceller puis il est revenu en le portant dans ses bras.